

Parmi les Anglais, à part quelques rares exceptions, on habitue les enfants au travail de très bonne heure, et du moment qu'ils sont en âge de rentrer en apprentissage, vite on leur trouve une place.

Ils commencent toujours au bas de l'échelle, et la condition sociale du père ou sa fortune ne sont pas des raisons suffisantes pour leur épargner les plus rudes corvées.

Du moment qu'ils commencent à gagner de l'argent, le tout est apporté à la maison, et après avoir pris sur la masse de chacun la quote-part nécessaire à l'entretien de la famille et à l'embellissement du *home*, le surplus est économisé pour faire face aux mauvais jours.

De plus, il est très rare que les enfants désertent le toit paternel pour prendre leur pension ailleurs.

Voyons maintenant comment on procède chez nous dans des conditions d'existence à peu près identiques :

Dans la haute société, les garçons sont invariablement envoyés aux collèges classiques et les filles placées dans le couvent le plus fashionable possible.

Le jeune homme sort du collège à l'âge de vingt ans, se lance dans une carrière libérale, travaille d'arrache-pied pour gagner sa vie, car le père, après avoir payé l'éducation de quatre ou cinq enfants, est toujours ruiné.

Comme le jeune homme qui a le courage de regarder en face la lutte pour la vie est presque toujours bien doué, les mollusques étant restés au séminaire pour se faire curés, il réussit dans la carrière qu'il a choisie.

Seulement, ce n'est qu'après de longues années de travail qu'il est prêt à recommencer dans la même ornière que son

père a suivi, sans avoir pu rendre à ce dernier la centième partie des sommes dépensées pour son éducation.

Lorsque le jeune homme n'a pas réussi dans sa profession, il tâche de trouver un emploi dans les bureaux du gouvernement de son pays, ou bien il devient un déclassé.

Il y en a plusieurs qui sont conducteurs de p'tits chars.

La demoiselle laisse le couvent munie de médailles, diplômes, etc., elle est musicienne, peintre, artiste, chanteuse, etc., mais absolument incapable de cuire un steak, de faire bouillir une soupe aux pois dans laquelle la cuiller ne reste pas plantée tout debout, ou de raccommo-der un fond de culotte.

La nature de son éducation lui ayant donné des prétensions exagérées, elle *snob* de bons partis qui ne sont peut-être pas de sa caste, et elle sèche avant l'âge, déplorant l'égoïsme des hommes qui ne veulent pas se mettre la corde du mariage au cou.

Fort heureuse encore si la mort du père, sans fortune et sans assurance, ne la force pas à se faire piqueuse de bottines à \$2 par semaine.

Le cas de l'ouvrier est analogue. Citons un exemple vécu ;

Un contremaître d'usine, gagnant un salaire de \$20 par semaine, avait réussi à acquérir une propriété évaluée à environ \$2.000. Tout alla bien jusqu'au jour où il fallut instruire trois filles.

Au lieu de leur faire enseigner à lire, à écrire et à compter, le père les plaça dans un couvent très chic et fort cher, vécut de privations pendant une dizaine d'années et dépensa tout ce qu'il avait gagné par son labour incessant.

Des trois demoiselles, qui possèdent tous les arts d'agrément, connus et inconnus,